

Souvenir de Guy Viau

Pierre Vadeboncoeur

Le Québec des écrivains

Volume 34, numéro 5 (203), octobre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31420ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1992). Souvenir de Guy Viau. *Liberté*, 34 (5), 106–110.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCŒUR

SOUVENIR DE GUY VIAU

Voici quelques paragraphes à propos d'une histoire qui risque de ne jamais être écrite car elle concerne un homme très doué qui ne se souciait pas de devenir une vedette et qui, d'une certaine façon, ne se réalisa pas tout à fait comme il l'eût désiré. Guy Viau aurait aimé devenir peintre, je crois. Il paraissait douter de son talent, douter assez en tout cas pour ne pas s'avancer d'emblée dans cette voie. J'ignore s'il avait réellement raison d'hésiter. Vers 1945, il m'avait montré de petites huiles (20 ou 25 cm environ), paysages de Saint-Hilaire très simplifiés, presque abstraits, concentrés, cohérents, peints comme avec de la laque. Elles devaient avoir assez d'attrait et d'originalité puisque je m'en souviens encore très bien. Plus tard, j'ai vu de lui une ou deux natures mortes, que je me rappelle moins. Mais ce dont je me souviens très bien, c'est de son esprit.

Jeune, j'ai bien connu Viau. C'était un garçon très intelligent, spirituel, aisément moqueur et néanmoins humain, agréable et généreux. L'esprit le plus fin de la classe, de tout le collège peut-être. Il aimait la littérature, l'art, mais non les sciences, ni les maths, ni les exercices scolaires. Il détestait la bêtise, l'autorité conformiste et bornée, l'ambition, les ambitieux, les gens trop pratiques, et il voyait tous les ridicules. Ce n'était pas un révolté, mais il était hostile à la sottise. La vie courante, où il y en a beaucoup, surtout dans une institution, s'écoulait autour de lui en le laissant indemne, indépendant, ennuyé, ironique, réjoui! Il disait

quelque chose avec un sourire narquois, il éclatait de rire. Il avait un rire riche, épanoui, nullement acide.

Il a découvert pas mal de choses avant moi: la littérature, ensuite l'art, la peinture, et Borduas. Quant à l'étude, au collège, il faisait ses années, l'une après l'autre, sans difficulté apparente, en se laissant porter. Cependant, si je me rappelle bien, il quitta le collège avant la fin de la dernière année du cours, laissant tout tomber, à la surprise générale, pour nous faire connaître sa décision d'entrer à l'École du meuble, où enseignait justement Borduas. L'École du meuble! tandis que d'autres choisissaient la médecine, le génie civil, la prêtrise, le droit. Nous nous sommes dit, surpris, résignés: «Bon, il va faire des meubles...» À l'époque, c'était un choix bizarre.

Je n'écris tout ceci que pour évoquer sa personnalité. Elle était tout à fait remarquable. Elle se distinguait par une sorte de plénitude, qui correspondait à son physique plutôt carré, à sa figure, à son large sourire, à sa subtilité aussi. Il avait autant de ressources qu'on aurait pu souhaiter, et de dispositions pour la culture. Son intelligence, sûre et vive, s'appuyait sur une large et abondante nature, comme paysanne. Il avait une conversation féconde et beaucoup de naturel. Il parlait le meilleur français qui soit, sans la moindre affectation. Il possédait aussi des dons littéraires, qu'il n'a pas exploités. Que dire encore? Jugement, bon sens, et, en même temps, goût de la fantaisie, de l'imagination. Une existence ordonnée. En même temps, un amour de la vie, une très sympathique amitié pour les femmes, qui pouvaient lui plaire beaucoup.

Trait particulier, il était pourtant dénué de sens musical et il constatait ce fait comme quelque chose qui l'étonnait lui-même, et qui nous étonnait. En revanche, il possédait un sens plastique de premier ordre, moderne, entièrement ouvert à la création.

Il fut élève puis ami de Borduas. Il passa sa vie dans les arts, longtemps proche du mouvement automatiste. Il

fut professeur de peinture à McGill, puis, sauf erreur, conservateur de musée à Ottawa, directeur du Musée de Québec, et enfin désigné par le gouvernement du Canada comme directeur de la Maison canadienne à Paris.

Partie prenante du mouvement automatiste dans les années 40 et 50, il ne partageait pas cependant l'exclusivisme étroit de certains membres du groupe. L'ouverture de Viau sur cette école, son ouverture aussi sur autre chose que cette école, auraient pu sembler contradictoires, mais elles ne l'enfermaient nullement dans une contradiction. De la même façon, sa sympathie pour la libre pensée de Borduas n'empêchait pas son propre catholicisme. Il est probable qu'au contraire cette pensée enrichissait ce dernier.

Viau a joué un rôle ancillaire mais important dans l'histoire de l'art ici. Je me souviens qu'il lisait de ses textes sur l'art vivant, à la radio, et sur le renouveau de l'art religieux. Ceci n'est qu'un exemple. Son action fut multiple. Il publia par exemple une bonne étude sur la peinture moderne au Canada français, par les soins du ministère des Affaires culturelles du Québec, en 1967. Je ne parle ici, par bribes, que de ce dont j'ai eu connaissance. C'est peu, car, pendant toutes les années 50 et 60, je faisais de l'action syndicale et, forcément, le monde des arts n'existait plus guère alors pour moi. Mais nous demeurions amis, de loin.

Guy Viau n'a pas vécu très longtemps. Il est disparu il y a plus de vingt ans, à cause d'une maladie de cœur qu'on n'aurait pas prévue chez cet homme jadis sportif et dont le physique robuste semblait fait pour durer.

Durant l'été de 1971, qui précéda de peu sa mort, il fit à Vétheuil, en France, des dessins dont vingt-cinq fac-similés furent publiés en 1974 et vendus en coffrets numérotés. Je les ai regardés récemment. Ils me font une curieuse impression: celle d'un art suspendu dans l'attente de quelque chose, et aussi, tout ensemble, comme un dernier geste tenant lieu de ceux, du même ordre, qu'il n'avait guère faits jusque-là, car il n'était pas devenu peintre. Autrement dit,

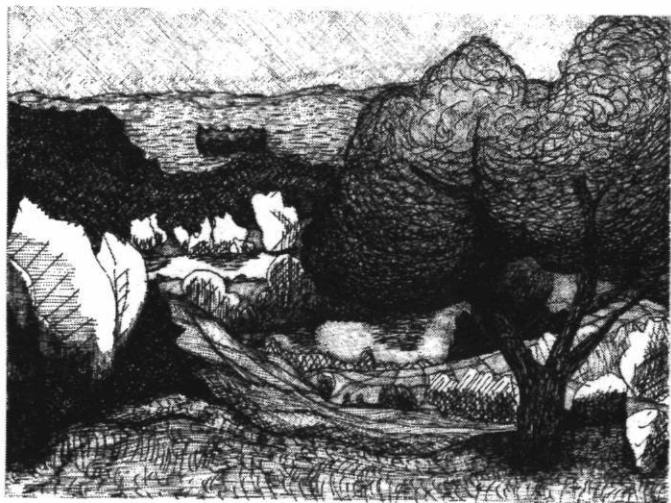
ils semblent tardivement clore une carrière qui, à ce que j'ai toujours cru, était elle-même restée suspendue, en ce sens. Ces dessins sont statiques, je trouve. Précis, comme immobilisés, ils font ce que, tout ce temps, il avait trop omis de faire, mais ils le font quand il n'est plus temps. Je les vois un peu figés, c'est-à-dire en partie marqués par un regret, ou par une lassitude, comme si l'artiste se rendait compte qu'il est trop tard, qu'il n'aura plus le temps nécessaire au développement de son art et que son acte, dès lors, n'aura pas la portée souhaitable.

J'en fais reproduire deux ici, deux encres, *Les chardons* et *Les champs*, de même qu'une photo de Guy Viau quand il avait dix-huit ans. Elle est extraite d'une photographie de sa classe, au collègue Brébeuf.





Les chardons



Les champs